

Je n'ai pas lu toutes les biographies de Conrad. Je ne sais pas qu'il y soit fait allusion à des rapports, même littéraires, du romancier avec Rimbaud. Le jeune Polonais avait pratiqué parmi les Français, grâce à son père, Flaubert et Maupassant. S'il a écrit des vers, c'est plutôt à la prose qu'il se destine : le roman, la nouvelle.

Pourtant, de façon inattendue, Jacques Darras, qui préface le Quarto Gallimard des *Nouvelles complètes* de Conrad, évoque la possibilité que les deux jeunes gens se soient croisés à Marseille, sur les quais de La Joliette, en juin 1875. Rimbaud, victime d'une insolation qui l'a fait rapatrier à l'hôpital de la Conception, Konrad Korzeniowski entre deux engagements sur le trois-mâts *Mont Blanc*. « Ils ne se connaissent pas », reconnaît Jacques Darras, « Cependant ils appartiennent au même univers ».

Darras découvre maintes concordances dans les parcours aventureux de leur vie comme dans leurs préoccupations. « Parler de Conrad, c'est parler tout naturellement de Rimbaud, la ressemblance entre les deux destins est plus que frappante – évidente. » Sauf que l'un fut poète, l'autre romancier et « qu'au contraire de ce qu'on voudrait nous faire croire, ce n'est pas la même chose ». Mais – heureusement il y a un « mais » – « Conrad avait besoin de la poésie, d'une manière ou d'une autre » et « Lorsque Rimbaud donne congé à la poésie il entre dans le roman. L'univers du roman. Autrement dit de la négociation commerciale ».

Où le préfacier veut-il en venir ? A cette constatation qui, pour être banale, n'en appartient pas moins à une mythologie propre à Jacques Darras : marier « deux explorateurs d'inconnu ayant voyagé très loin au-delà des séductions immédiates ». Était-il besoin d'évoquer une similitude de destins entre ces deux-là pour faire de Conrad « une figure à ce point active dans le roman contemporain » qu'il a pu à la fois inspirer Michel Leiris (prenant comme modèle de vie, au temps de *l'Afrique fantôme*, le héros d'*Une Victoire*) et Malcolm Lowry : « Oh ! To be a Conrad ! » Être Conrad ! s'écrie le jeune frère du Consul dans *Au-dessous du volcan*. Jacques Darras ne se serait-il jamais formulé ce vœu ?

Ce sont des aventures d'un autre genre qu'évoque Bernard-Henri Lévy dans *Qui a tué Daniel Pearl ?*, son dernier ouvrage, qu'il baptise « romanquête ». Une enquête d'où ne serait pas absente, à propos d'individus qu'on n'a pas approchés, une part d'imaginaire dans la reconstitution de leurs psychologies, ce qui fait d'eux, en somme, des « personnages ».

Les deux protagonistes, nullement inventés pourtant, sont un journaliste du *Wall Street Journal* décapité à Karachi en février 2002 par des fanatiques musulmans – l'affaire souleva l'indignation internationale – et son principal exécutif : un nommé Omar Sheikh, spécialiste d'enlèvements de

touristes anglais et américains, jugé pour ces faits à New Delhi en 1994.

Bernard-Henri Lévy s'est donné pour tâche d'« élucider le mystère de la mort » du journaliste. « L'Enquête a duré un an / Elle m'a mené de Karachi à Kandahar, New Delhi, Washington, Londres, et encore Karachi (...) C'est le récit de cette enquête, de cette recherche de la vérité, qui fait la matière de cet ouvrage : aussi brut que possible ; au plus près de ce que j'ai vu et vécu... »

Une enquête dont ne nous sont épargnés aucun détail, aucun lieu de rencontre, aucun coup de téléphone, aucune conversation, aucun déplacement dans le temps et l'espace, aucune entrevue et qui met en scène des dizaines de personnes dans des dizaines de circonstances. On ne peut douter qu'elle a été faite avec le sérieux, l'à-propos et le courage dont l'auteur a déjà fait preuve dans ses ouvrages précédents, là où le journaliste prend le pas sur l'essayiste ou le romancier. Il reconstruit les événements, ou, quand il manque de preuves, il suppose et suggère, mais dans les limites du vraisemblable. Il emporte la créance. Et, comme a déjà écrit un de nos confrères, ce qui nous est révélé ici « fait froid dans le dos ». C'est de notre monde en effet qu'il s'agit, un monde en guerre où ne s'affrontent même plus des armées, mais de puissants intérêts matériels et financiers, des fanatismes religieux, des ethnies se vouant à une destruction mutuelle, des pouvoirs politiques paranofaques et leurs agents. Le reporter Daniel Pearl décapité puis découpé en morceaux par ses kidnappeurs est l'image horrible du chaos très policé où nous vivons.

Bernard-Henri Lévy est un écrivain. Qui connaît le poids des mots, les règles de la composition narrative, les mille secrets de qui veut capter et retenir l'attention du lecteur. Son ouvrage se lit – ce n'était évidemment pas le but – comme « un polar ». Et même, à vrai dire, quelle œuvre de fiction « noire » pourrait aujourd'hui lui faire concurrence ? L'écrivain n'a pu se retenir d'imaginer la décapitation de Daniel Pearl et de nous la décrire. Spectacle insoutenable. Il n'a pu se retenir de nous faire pénétrer dans la psychologie perverse du principal exécutif, jeune Anglais de descendance pakistanaise, brillant sujet de la London School of Economics, devenu agent des services secrets du Pakistan et membre éminent de la mouvance Al' Qaïda.

Un personnage qui aurait sans doute aimé connaître l'auteur de *Sous les yeux d'Occident*.

Au fait : il est impossible qu'Omar Sheikh, au sein d'une famille aisée et érudite à Londres, n'ait pas lu Conrad, – n'est-ce pas, Bernard-Henri Lévy ?

Aventures encore, dont le souvenir brûle Alain Scoff dans son roman *Le Potos* qui met en scène un jeune élève-officier français impliqué dans la guerre d'Algérie et dans un amour pour une jeune Pied Noir. Au

cinéma cela s'appelle *L'Adieu*. On l'a vu en deux soirées sur nos écrans de télévision. Avec tout le respect pour les deux scénaristes, Yves Boisset et Alain Scoff lui-même, peut-on dire que le roman paraît plus médité que le film ?

Jeté dans un pays qu'il ne connaît pas, dans une guerre qu'il ne comprend pas tout à fait, déchiré par les contradictions de toute sorte, notre héros avait été un jeune journaliste, et, à lire le récit de ses aventures, on se dit que son auteur connaît les lois du genre. Alain Scoff ne fait pas dans le noir et blanc, le oui et le non et fuit le pathétique. Ses personnages, p. eds noirs, Arabes ou Français, partisans de l'Algérie française ou légalistes, incarnent des attitudes, mais sans le grossissement que leur donne le film. Alain Scoff est précis, sec, près des faits mais aussi des sentiments, qui prennent d'autant plus de force, dans le respect des mots et cette objectivité qu'on prête aux professionnels. Par quoi ils se rendent crédibles. En cette « année de l'Algérie », voilà un tableau diversifié et honnête de ce que fut une des dernières guerres coloniales.

Sans doute Daniel Bensaid, philosophe et l'un des têtes pensantes de la LCR, serait-il étonné de se trouver ici en compagnie de quelques narrateurs d'aventures. Mais quelle aventure ne nous fait-il pas vivre avec son ouvrage : *Le Nouvel Internationalisme !* Soutenez : « Contre les guerres impériales et la privatisation du monde ».

Cela commence comme le fameux *Manifeste* : « Un spectre hante le monde », et continue ainsi : « Celui du nouvel internationalisme. Pour la troisième année consécutif, son esprit a soufflé en février 2003 sur Porto Alegre, capitale mondiale des résistances à la globalisation marchande et au militarisme impérial... » Le ton est donné. Le ton d'un partisan ? Sans doute, comme Marx le fut et que Daniel Bensaid connaît bien pour avoir déjà écrit sur lui deux ouvrages. « Marx l'intempestif », donnait-il comme titre à l'un, « Passion Marx », comme titre à l'autre.

A la fin de son ouvrage, décrivant le nouvel empire en train de s'ériger et, au-delà des partis politiques devenus obsolètes, « l'alliance des résistances » à la « privatisation du monde, à la mondialisation marchande », Bensaid rend hommage à Pierre Naville, David Rousset, Maurice Blanchot, Jacques Derrida, aventuriers de la pensée, nos contemporains. I

Conrad, *Nouvelles complètes*, Volume dirigé et préfacé par Jacques Darras, Quarto/Gallimard, 1512 p., 26 euros

Bernard-Henri Lévy, *Qui a tué Daniel Pearl ?*, Grasset, 540 p., 20 euros

Alain Scoff, *Le Potos, roman*, J.C. Lattès, 290 p., 18 euros

Daniel Bensaid, *Le nouvel internationalisme*, Textuel éd., 192 p., 18 euros

La quinzaine littéraire - 16 au 31 mai 2003